

BENJAMIN BOUFFAY

ANTHOLOGIE

(1998-2008)

Le Cœur à cran d'arrêt

BENJAMIN BOUFFAY

Anthologie

(1998-2008)

Le Cœur à cran d'arrêt

TABLE DES POÈMES

L'obscurité dévêtue	5
L'homme-oiseau	6
L'incertain bleu	7
L U X E	8
Commerce	9
Pente	10
Peut-être sommes-nous hommes	11
Berlin 1994	12
<i>Unité du temps qui passe</i>	13
Vitre	14
Nocturne	15
Combat	16
Mon étoile	18
Lyon	19
Tank à lait	20
<i>En ce temps-là j'écrivais</i>	21
7 ^e étage	22
L'amour-cube	24
Journal	25
Le canon poulpe (hémoglobine)	27
<i>Et la nuit monte ses yeux</i>	28

Lèvres-conspiration	30
Satine	31
<i>Quand j'ai entendu s'ouvrir la porte d'entrée</i>	32
<i>Je suis un animal de nuit</i>	33
La flèche	34
<i>À la portée de l'ombre il y avait</i>	35
Kiosque (place de la Nation)	37
Portrait de Mélanie	38
Mélanie-mécanique	38
La Poésie vous va comme un gant	39
Sur la route de Sintra	49
Sur la route de Sintra (2)	49
Lee Miller et moi	50
Des femmes	52

L'OBSCURITÉ DÉVÊTUE

Invente la nuit consumée
À l'heure du devenir
L'allure est bonne
Invente l'attendu
Cours ma nuque propulsée

L'HOMME-OISEAU

Là où nidifie le feu
Le vertige s'apprivoise
Là où perchent les grues
Le vent lui-même, librement
N'inquiète plus que l'œil
Sinon la hantise de l'envol

L'INCERTAIN BLEU

Une évidence noire

Une évidence déconstruite

Comme fleur cueillie et recueillie

Comme cercueil dilaté

Une évidence mouvante

Lente évolution du front de l'armée des étoiles de mer

Dire. Parler. Confondre. Exprimer.

L U X E

La gare affleure comme roc

Pour dire vrai

Pour comprendre

Quelque chose bleu crispé

Devant

L'écran

Quelque chose fluide

Quelque chose comme mécanique

Bleu céleste

attablé

COMMERCE

Entre toi et moi il y a
Des évidences de lumière qui s'envolent
Dans l'air
Des danseuses lascives aux ailes survoltées
Des voleuses enlacées
Des lèvres indécises
Des fils de rasoir d'eau
L'insoumission précieuse des couteaux
Entre toi et moi il y a
De longues lames qui s'affrontent

PENTE. Dessous la constellation dessous
L'avenir en dessous ton sourire
Ton corbeau. En dessous les lacs
En dessous les cratères dessous
Les ciels en dessous le dessin
Du dessous la fille en dessous
En dessous la rumeur en
Dessous l'insouciance quand
Nous aurions trop pris
Dessous la ligne de flottaison
En dessous la fureur les
Oiseaux le feu en dessous
Ton regard en dessous tes
Yeux ton corps en dessous
Tes mots en dessous. La constellation
Des mots.

PEUT-ÊTRE SOMMES-NOUS HOMMES

Elle débarque des vaisseaux
fuyant sur l'onde vigoureuse

Majestueuse et saine
Prudente mais posée

La disposition des échelles joue le rôle qu'elle s'est alors
vu imposer

Le jour uni

Peut-être sommes-nous hommes

Dure le temps d'une valse

Sinon l'un

La terre flamboyante tourne toujours et sans nous
Elle sait la carence multiple

Mais elle sait aussi l'amour

Demi-lune entrouverte à la lumière des nuits pâles

Complice de l'eau souveraine

BERLIN 1994

Berlin mourait
Dans l'air glacé janvier braquait ses lames
À l'heure où les grues silencieuses des chantiers de l'ex-
Berlin Est
Soutenaient la membrane rouge d'un ciel en gestation
L'Allemagne brillait comme un lieu de conquête
La nuit t'avait prise à la gorge
Et tu dansais
J'avais perdu mon souffle dans les flaques d'essence
et d'alcool
Métro. Station. Hôtel.
À six heures tu griffais mon visage

Unité du temps qui passe
Papillons écorchés
Papillons sans effets sur nos rêves
Papillons à perpétuité
Dans des cages de verre

VITRE

Semblable aux voiles des cordes à linges
Légère
À s'envoler sur les courbes du vent
La course de tes yeux tourne autour de ma tête

Des oiseaux de couleurs
L'envergure des géants
Sur les docks des pêches miraculeuses
Le parfum
Les poissons d'or aux écailles lustrées
Et l'étoile de ta main sur mon cœur agité

Porté par les sentiments
Volutes en valse
Les ombres monocordes écoutent
Le timbre du temps

Collage de rumeur
Échos de l'écho
Ressac de lumière

Laves d'inertie molle
Mouvement perpétuel
Mon amour
Vient déposer
Le cataplasme du bonheur
Sur mon front vaporeux

La lumière se dissipe
En silence...

nocturne,

les bombes de sifflets,
le jour pour veiller la nuit.
les menaces,
alors qu'elles manquent d'eau,
les appels des jeunes femmes
la tête demandant un arbre

Elle conte

13

COMBAT

Si vous aviez, comme elle, la nuit au visage, vous porteriez vos rêves dans des valises de voyage.
Le jour du réveil des filles des quartiers de la Lune.
Les canons de la beauté ourdissaient le complot secret des fractures, des déchirures, le complot des morsures des êtres retranchés, retranchés, encore, encore.
La nuit au visage, le visage de la neige, la neige bleue tombant des lucarnes ovales.
Votre nuit contenue dans une incertitude entre la tasse de lait et la soucoupe en porcelaine.
Votre visage continu, à travers les périodes colorées des peintres en bâtiment.
La nuit au visage, le visage de la vitesse, la course des étoiles accélérées s'imprimant sur la rétine et le papier.
Les sillons qu'elles tracent à l'intérieur de nous, ces sillons profonds, de songes longs, ces sillons de silences, ces lances empoisonnées.
La nuit au visage des étoiles, des étoiles au bout de chaque doigt, du soleil dans le thorax, le sang rouge de la nuit jalouse s'écoulant sur son profil et caressant, par vagues, sa joue, son cou, ses seins nus.
Son œil se noie sous l'arcade ouverte, dans l'eau et le sang.
Si vous aviez la nuit au visage, s'il était minuit dans leur histoire, la paix rompue, les mains qui frappent dans un tonnerre, fracas des coups de sang, du sang sur la lunette arrière.

« Toi, ma déchirure », étendue dans le couloir noir,
du sang, du sang, du sang qui coule abondamment,
de ses seins dans ses yeux.

« Toi, ma déchirure », quand le poing s'abat.

Au pas de la nuit, ce sont tes propres lèvres qui éclatent.
Le sang, le sang qui coule, et toujours, le sang souille,
rouge.

MON ÉTOILE

Étoile de fond, l'univers
L'unique émotion
C'est l'ennui devant une fenêtre
À dessiner des fleurs dans la buée
Et puis les regarder disparaître
Étoile cirée, lustrée, rutilante
Ma bonne étoile diffuse sa lumière
Dans un voile de poussière fine
Filtre de quiétude

LYON

Amours en miroir au lac éclatent
Le parc de la Tête d'Or
Étire ses feuillages

La rivière et le fleuve
Se rejoignent
Ville de l'eau
Pénétrée du feu

Les ponts courbes vous enjambent
Liens des réseaux
Liant la raison
Au nadir du désir d'elle

Lyon

TANK À LAIT

Un grand feu d'horizon sur la terre estivale
Le miroir accidenté des mers montées sur leurs
grands chevaux
Le combat des vertiges avec la menace du baiser
La combinaison des lunes percluses au ciel furieux
La vitesse des fortunes en proie aux cobras des soirs
Une femme si bleue rue de Varenne et qui s'enfuit
La fusion des étoiles en un soleil plus chaud
La conquête des arums et le sein des louves
La feuille blanche recouverte de sang rouge
Une forêt d'arbres à l'ombre des revolvers
La fraction de merveille sur la terre empoisonnée
La part de mystère du mystère dévoilé
Vents incandescents les valises égarées chemins
sans bornes
Et les roses fanées plus belles encore que
Les silences

En ce temps-là j'écrivais
dans un foyer de banlieue
communiste les brouillards
de laines grises s'accrochaient
à ma fenêtre lucarne et l'air
en tombant sur le sol bleu
de ma chambre devenait
neige

7^e ÉTAGE

Je sais les grappes violentes les fumées
Les longues échappées de fureur dans un duel
avec cette main qui nous caressait
Il y a longtemps le ciel
Avait un visage de mercure du fard aux joues
Il y a longtemps cette main ne griffait pas la chair
Cette main s'éclairait mieux dans le courant des jours
Et les murs protégeaient

Mais rien n'est si sûr à présent
Les ombres se dilatent
Il reste du linge pendu des corps disparus
Et ta musique sur la portée de mes nuits blanches
Des jets de lumières noires répondent
Aux taches d'encre des miroirs

Il fallait bien faire couler la pourpre en cascade
Alors tu l'aurais pénétrée comme on pénètre
Le sentiment des choses
Mais tu ne t'es pas avancée dans ses eaux démontées
Toi, ma cendre d'âme

Ce que l'homme fait de ses mains
Ce que la poudre apporte
Ce que l'avenir détient encore contre sa nuque
Ce que ta caresse avait d'immensité bleue

Il fallait recueillir la pourpre comme on tient les étoiles
Tu m'avais prévenu
Le cercle de tes bras ne s'apprivoise pas

Tu m'avais dit : « Veux-tu en être le passeur ? »

Comme on tient les étoiles

Dans les bruits de ta fuite vers le haut

Dans les marques qu'ont laissé tes lèvres

J'épuise encore

L'essence même des rêves

Toutes les fonctions de l'être

J'épuise encore mon corps

Fixé dans ton absence

L'AMOUR-CUBE

Face opaque bleu nuit
Angles droits bien droits
Sphère cachée intérieure pluie
Portique écaillé salon des sirènes
Pignon sur rue

JOURNAL

aujourd'hui des étoiles roulaient sur le velours de tes seins car il y avait le rouge et cette fille qui comparait la lente migration du ciel au goût des lèvres de son mystère l'avait-elle vraiment goûté ? je ne savais pas répondre à cette question j'y repense

comme je repense aux premières lignes de ce journal. aujourd'hui des étoiles roulaient sur le velours de tes seins car il y avait le rouge et cette fille qui comparait le goût de son mystère à ses lèvres des soirs changeants des étoiles roulaient sur le tapis de velours rouge et ses mains plus blanches que son mystère reprenaient le refrain d'une chanson américaine

les étoiles roulaient sur le velours de tes seins car il y avait tes vêtements posés et cette fille qui s'adressait au soleil sur le pont Mirabeau elle avait son mystère et tirait les cartes aux passants

elle vivait sur un terrain vague de Choisy-le-Roi elle avait seize ans et des cheveux longs comme la crinière du fleuve jaune

les étoiles coulaient sur le velours de tes seins j'avais l'œil sur l'image

la fille avait un mystère dans sa main un corset mystère noir alors que les étoiles coulaient sur le velours de ses seins

elle comparait le ciel fuyant aux débarcadères du port de Marseille elle s'emportait dans les méandres de la langue pour dire sa vie

tes seins coulaient sur le velours des étoiles
de tes seins coulaient des salamalecs ma belle
sa voix frissonnait
je savais que des étoiles de velours se pâmaient sous
tes feux tu tenais les regards par le cou
la fille d'Europe de l'Est souriait et sur ses lèvres et
dans ses yeux et sur son front un monde à reconstruire
sur ces terrains nus
une fille sifflait le vent sur le pont Mirabeau un papillon
sur la cheville
alors
compagnons qui regardiez passer les étoiles sur les seins
de velours de la Seine
réjouissez-vous il y a du rouge au carrefour de la nuit
des soies teintées et des pollens d'addiction

LE CANON POULPE
(hémoglobine)

Dans ce petit bar javellisé
À l'heure où le soleil tape du poing sur la table
Un des pans de sa jupe se dérobe
Et laisse sa cuisse répandre sa chair sur le sky
de la banquette
Les coquelicots coagulés dans leur hémoglobine
Récitent des prières noires

Par magie

Je lui tends

Un bouquet

De myosotis

C'est la vérité

Et la nuit monte ses yeux
Au sommet des tours de la ville
Paris tourne autour de l'île de la Cité
Grand manège, splendeur d'août
Flots continus de rumeurs « je t'aime »

Ton sourire électrique aux dents de sucre raffiné
Aux lèvres de fleurs de grenadier
Écloses puis séchées, coupées, tressées en couronne
Tes lèvres serrent ma langue entre leurs bras
Tes lèvres déposent des caresses, des pointes humides
De salive froide sur mon visage
En nage
Et la pluie qui ne viendra plus
Que du soleil en somme du soleil

D'une étoile à l'autre
Le fil de l'eau remue
Le lit du fleuve est rouge
Et toi, tellement absente et tellement là
Et qui traverse toutes les rues que je croise
En avançant tout droit
Si nue, serrée dans mes bras
Le cygne blanc du parc rouvre la plaie de l'étang
Ton sourire est libre
Comme l'amour est libre
Tes baisers comme une secousse d'herbes

Dimanche

Nouveau soleil d'un matin bleu

Paris banlieue

La belle dort dans sa chambre d'ombres

J'imagine

Seule au miroir

Je la sens qui frissonne

« Je frissonne » me dit-elle au téléphone

« Il est ici une majorité d'hommes qui me désirent »

« Des hommes mariés qui me regardent comme s'ils
me faisaient l'amour »

Partout je sens ta bouche entrouverte

Si je me colle aux abribus

Si je m'allonge au gazon ras

Ou si je déambule malade enfumé sur les boulevards
déserts

Était-ce toi dans la mort chaude du jour

Dans la morsure de l'émail qui fit couler mon sang ?

LÈVRES-CONSPIRATION

Je dénoue tes matins pour confondre mes soirs
Pour une seule caresse
J'éteindrai les cils des soleils
« en soufflant sur tes yeux »

SATINE

De plus, la veille de son départ
Une secousse à vider les verres de vins
Qu'elle tenait tant à faire l'amour
Aux premiers venus les pétales ou les ronces

Elle est revenue sur moi me dire
Qu'elle partirait peut-être demain
Si le silence est le silence
Là où elle évolue elle a voulu
La veille de son départ
Dormir sur mon épaule

Son épiderme charme mieux
Les horizons de la main
Comme une bague au doigt
Où le désir s'incarne

De plus, la veille de son départ
Et frissonner quand elle monte
S'écoulent des moitiés de rêves
Des pieds à la tête

Ses seins fondent comme neige au soleil
Les perles de nicotines perdent du sang
Satine
J'allume la mèche
Etc.

Quand j'ai entendu s'ouvrir la porte d'entrée
J'ai posé mon stylo sur la page de mon cahier d'écriture
« Dès qu'elle entre dans la pièce, j'écris le premier mot
qui me passe par la tête et ce sera le titre d'un très beau
poème »
Je l'entendais elle respirait fort
Elle a enlevé ses chaussures
Elle est restée quelques secondes silencieuse derrière
la porte du bureau
Et puis elle est montée directement dans sa chambre
Voilà pourquoi ce poème n'a pas de nom

Je suis un animal de nuit. Je tombe là où je dois tomber. Et tu t'approches encore, un peu plus. J'écrirai une lettre à Aragon pour lui annoncer la mort de mon grand-père. Nuit totale, d'un bout à l'autre de la vie. Une plume pour écrire une autre pour voler de ses propres ailes. Voler, sans voler, voler quand même. Le point de la nuit s'étend sur la route, elle nous ramène chez nous. Je ne voulais pas rentrer. Je voulais voir le monde de mes propres yeux à travers tes yeux. Je voulais caresser les fleuves avec tes mains. Je ne voulais pas dormir.

Je n'arrive pas à éviter les pièges. J'écoute pourtant les bruits clairs de la ville. J'écoute les conversations des hommes avec le monde, attentivement et pourtant j'avance tout le temps. Je ne me souviens pas de ma naissance, je n'ai pas toujours vécu.

LA FLÈCHE

La marche des abeilles d'or
Sur les créneaux resplendissants du soleil
La mutilation même du muscle minutieux
La chambre soprano
L'éventail de fer
Et les stupeurs du sommeil
Coursives de la mémoire
Le long râle de la machine
À laver l'affront
La population fait la part belle
Aux étoiles de mer
Une pluie de limaille
Nous fouillons son corsage
En deuil de lune
L'œil dans l'eau
L'étincelle
Dans son deuil bleu chair
Le jour s'adoucit

À la portée de l'ombre il y avait
Le mur et la fleur
L'angle du téléviseur

À la portée de l'ombre il y avait
La déchirure
Des sourires déséquilibrés
Comme des soleils à l'extinction des feux

L'ombre se tenait derrière l'homme de la rue
L'ombre se tenait derrière la femme de l'avenue
La ville était liquide et brillante

L'homme et la femme marchaient dans leurs rêves
Dans leur propre fumée

À la portée de l'ombre il y avait
Le réduit d'espace qu'ils s'étaient réservé
Pour se connaître et pour se caresser

La nuit les avait réunis
Dans le halo d'une bougie
Sa lumière chevauchait la fréquence de leurs lèvres

Alors...

l'ombre puissante prit sa part de lumière
L'ombre leur laissa juste de quoi ne pas crever
L'ombre leur laissa juste de quoi s'embraser
Douloureusement silencieusement

La nuit les avait réunis
De part et d'autre d'une seconde

D'un point de basculement
Aucun d'eux n'oubliera plus l'ombre
À la porte de l'aube

Accordant un répit aux étoiles blanches
Elle se tiendra un peu plus droite sous son étreinte
Il tirera sur le filtre de sa cigarette avec moins d'assurance

Mais leurs mains jointes remettront le monde
À la portée de leurs grands yeux

KIOSQUE (place de la Nation)

Une fille avec des cheveux longs et une perceuse,
de dos sur l'avenue
Une fille avec un chapeau de cuir noir et un manteau
de cuir noir
Une queue de cheval au coin de la pharmacie
Des écharpes en flammes, des cuisses violettes
et du tabac
Je suis dans la ville avec ses drapeaux de soie avec
ses drapés de bronze
Il y a dans les landaus de grands clochards qui crachent
Des fourrures
Des femmes furieuses des hommes inquiets
De grandes chinoises cuivrées découpées dans
le papier mural
Avec de grands ciseaux d'inox affûtés sur le fusil
de la cuisine
Une gorge appuyée sur le billot des rêves
La mousseline de la beauté comme écume des nuits
perdues dans ton sourire
Des seins en fagots sous la lumière trop claire
La couture sur le doigt de la vanité en pantalon
Un chat couché sur ton genou
Toi et moi
Dans le tambour de l'univers
Dans l'exigence de l'amour

PORTRAIT DE MÉLANIE

Ma sœur si belle, éthérée
Éclatante dans les secousses du soleil
La tête reposée contre le mur de pierres de lune
Armée de rêves
Nuit, neiges bleues, sœur sirène
Instantanément secrète
Élégante et fascinée drapée dans son avenir

MÉLANIE-MÉCANIQUE

Morsure de diamant comme
Éclat de verres soufflés
Lueur pure
Amiante en cristal
Nourriture d'étoiles
Irisées dans les ciels noirs
Évidente et radieuse

LA POÉSIE VOUS VA COMME UN GANT

Et la tourmente avec laquelle il faut compter parce qu'elle s'avance, au devant d'elle, celle qui secoue la tringle pour ouvrir le rideau des yeux noirs.

Le XX/XX/19XX, dans cet hôtel, s'il faisait chaud ? non. mais la chambre avait une unité mystérieuse. tu sais ce qu'il faut dire aux femmes de services.

Ces grands cavaliers de crêpe
Avec des couteaux aux flancs des arènes
Avec des fusils aux oreilles des gens
Il faut répondre du tac au tac au tac tac tac des
mitraillettes
Il faut répondre par des salves de canons à poudre
Il faut découdre le fil du temps

Si scandaleuse devant le vide vendant sa chair au plus
Offrant des gouffres
Qui de nous deux vient à l'heure éclatante tenter
L'apesanteur hantée
Toi si scandaleuse aux yeux des mondes renfermés
Sur eux-mêmes
Aux yeux des mondes vidés à la cuillère bourrés
De salpêtre salvateur
Par un anarchiste centenaire rue de Belleville
Ville de la beauté
Sur le bateau de fibre de verre qui fait jaillir
Des éternels
Sur ce bateau tu dévales l'univers à la saison
Des grandes eaux

C'est la mousson de la méfiance la grand-messe
Du divan
Le bronze fait un grand lion massif dans le ciel
Parisien place de l'Enfer
Porte d'Orléans, les cadavres de bières et les clochards
En haillons
Qui ramassaient les poubelles et s'en font des barbes
De savants

laisse la fenêtre s'ouvrir sur la rue. le cœur crie
comme l'orgue de barbarie. le drapeau le drap l'eau
la peau la poudre le drap de poudre l'étendard le sable
brûlant des icônes, le sable des hivers bleus chargés
d'air, de feu.

une année a passé sous le pont de mes jambes oxy-
gènes perdus sous ta main minuscule, sous ton épaule
carabine, sortilège de forêts, florilège de sabres

elle reviendra plus tard, dans la nuit, sur le coup des
trois heures, lessivée et moite, fondante sur la table
du petit salon rouge. elle reviendra plus humaine de
tendresse, parcourue par les chants de la mélancolie,
enivrant son désespoir des temps passés trop vite à la
lumière des livres.

elle vivra mieux, entourée d'or, repue des dissonances
de la liberté des parcs.

elle reviendra pour nous rester plus sage et plus
lumineuse parmi les grains bleus de la lumière verte.
elle s'en ira s'enivrer dans des jaunes plus purs que les
jaunes de Miró. elle nous dira « bonsoir mon soleil,

grand soleil fixé sur nos mémoires ». elle vibrera commune au monde, mélangée à ses jets de couleurs, à ma salive chaude. elle prendra par surprise, à contre-courant.

toujours, c'est l'histoire d'une fille venue tard dans la nuit, passé le pas de la porte, enlacée et transie. noctambule à minuit, noyée dans la ville bleue, engloutie sous le flot de salives désirables, amoureuse des mers enlisées sous la masse, sous l'épaisse paillasse des marais.

toujours, l'histoire est d'une fille fameuse qui transpire la bonté.

nuit du mouvement. elle a chargé ses wagons d'anthracite, fidèle à elle-même.

vue la résille du ciel s'entrouvrir au passage des coursiers de la banque mondiale du poème.

il fera beau le ciel
s'ouvrira bien en grand

il sera temps d'embrasser
ton ventre ouvert
bien en grand

il en ira autrement
des palettes de framboises
sur les étals de marché
des fruits déchirés
bien en grand

il fera beau le ciel
claire matinée d'or
aux rayons solaires bleus

comme le monde, sa chaleur diffuse la musique.
l'éveil des sens a ses doux sons au toucher soyeux d'un
sein, moment de poésie bleue. elle envenime la sta-
tion des corps. un cri s'étouffe dans l'oreiller. dehors il
pleut. tu ne vas pas mourir.

l'écorce de la mer n'est plus aussi lisse que la chair de
tes cuisses qui me serrent tout contre toi, contre la dune
nue soumise au vent de ma révolte entre tes bras.
ton uniforme c'est la nuit. la courroie transmet le
sommeil des étoiles aux yeux perdus dans les marais,
mirage amarré, bastingage chaloupé, nuage au port
du ciel. nous reposons au fond d'étranges cabinets de
curiosités. tu es pareille au sable ; on ne peut te sculp-
ter que mouillée et brune ; sèche, tu te désagrèges sous
mes baisers ; tu disparais en chargeant ma salive de
cristaux bleus.

nous marcherons longtemps dans la nuit des se-
maines sans émotions. nous traverserons des rivières
noires, ces plaies de la terre avec de l'eau jusqu'aux
cheveux.

des rivières noires vers des mers bleues. l'un vers
l'autre. toi et moi.

Légère et posée nue, là, sur les fleurs
En pétales dispersés à même la terre
Anxieuse, petite, affamée des saveurs
De l'amour advenu au sortir de l'hiver
Elle est là, toute nue et pourtant
Elle n'est plus si timide apeurée

D'être vue si petite et si nue tant
Est belle sa chair brune exposée
À ce vent qui la lèche
Vent de mèche avec moi

surprendre les flagrants délits de fragrances délicieuses. petite fille déshabille les visages présagés des songes. petite perle qui pleure des perles de couleur, des billes de métal.

elle remonte la lumière.

je n'ai pas entendu ta petite musique de l'intérieur
résonne ma musique résonne mon tourment
il m'entoure mon tourment il m'entoure
en musique m'entoure tellement vite
que j'en perds l'équilibre tellement
tourne vite mon tourment tourne vite
tout le temps et je perds l'équilibre
et j'ondule violemment sur la tête
violemment sur la tête je tombe
et me cogne violemment je suis ivre
un ivrogne ma musique me cogne
au visage m'assomme :

« La Poésie vous va comme un gant ! »

face à la mer que dis-tu toi la belle qui cours sur les ondes marécageuses, face à la mort des gestes tendres tendue comme l'arc électrique les soirs d'orage. à l'aise dans les bains fétides qui recouvrent les âmes. pétrole glissant le long des plages horaires. mille et mille fa-

çons de bander l'arc. tu t'accroupis au seuil des lèvres, ta prière pénètre l'obscurité, vague odeur d'huiles de moteur, vague de sables. tu es nue sous ton pelage avec tes griffes, avec ton air de tout connaître de l'amour. tu viens, violente, braquer les armes du désir.

moi,

j'attends patient, royal, ma sève aboutie au frisson du moment, ma gloire c'est l'arme que tu tiens sous mes yeux, mon front que tu caresses avec la tempe, le canon que tu lèches avec le doigt. tu m'es fleur, cobra. tu m'effleures. j'attends, si fier, d'avoir à t'annoncer aux gens qui s'en retournent. je parlerais d'un moratoire sur nos baisers qu'ils riraient aux éclats parce que

je suis dans toi comme la force est dans le bras. je suis celui qui devance ta marche, ton porté, tes cils lourdement maquillés et qui percent le paysage. je suis, je serai un cri lent, une montagne.

tu revendiques la possession des sourires mais la fille en satin peut glisser plus qu'une autre dans le vide charmant des tombeurs. tu nettoies les écuries des montreurs d'ours et tu contemples, avec envie, les cavaliers si beaux quand leur armure scintille dans le soleil. mais tu as plus de foudre en toi qu'ils n'ont d'orgueil. tu scintilles pareillement, dans le soleil, dans un soleil bien identique apparemment. moi, je le sais plus chaud et plus jaune que les autres soleils ternis par les caresses des envieux.

seul le sel de ma mer, ce sel qui dessine des franges sur les couleurs de ta peau, celui-là vaut de l'or.

tu n'es plus si fréquente à travers les rayons des néons, si fréquente à cramer les barreaux des étoiles. tu vibres dans le soleil de mon quartier de lune. tu voles sans l'allonge et je suis pris dans le ciment, dans l'ignorance, dévotion ma chimère.

peut-être dans ce salon pieds nus sur les tapis
ma main sur l'or et l'argent sous la peau blanche
mon œil dissimulé dans les plis de la soie robe bleue
si tu ouvres les cuisses la musique plonge dans tes yeux
si ta jambe éclaire la nuit bruyante au fond des verres
tu n'auras le regard et la lampe à souhaits
la musique plonge encore jusqu'aux étoiles hautes

je ne suis plus seul, plus si seul devant l'armoire. je suis avec celle qui serpente entre les verres de vin, avec celle qui s'arrête au milieu des jardins violets, celle qui convoite la moire des étangs, celle qui porte sa voix au front des mers et qui se glisse dans les fourreaux de la nuit. elle vient, permanente, elle vient toujours en chemin vers ma bouche et je marche sur ses talons. j'essuie ses jambes. les assiettes volent dans la pièce et je m'accroche aux bas de sa lumière qui coule sur moi. elle s'éprend aux jeux, se prend aux yeux, pénètre.

alors tu me presses contre ta poitrine tendue. tu me caches dans tes bras. tu manges mes cheveux. la vigne mûrit au soleil du mont d'Or. j'éclate, cœur noué, à

ton corps. ta robe prend feu. ta robe bleue, le soir bleu, les lèvres.

tu pourras t'allonger dans les fleurs et j'aurai des couronnes de ronces. si ma terre s'assèche, il faudra pleurer. auras-tu déjà fui avec le vent, ma belle disparue. ma mémoire ne te garde qu'en mouvement. tu bleu m'énormément. tu ville de nuit ma tour. œil clignotant mon amour bleu qui carcasse et qui chair. mon amour avaleur de couteau.

alors elle s'efforce, de tous ses regards braqués dans la chaleur, de convenir avec la défaillance d'un rendez-vous secret. une lame sous l'oreille. elle va, devant soi, au-devant des mêmes, tractant des mers démontées et des danses furieuses. elle qui divorce des ventres pour unir son soulagement aux maux des chandeliers. elle qui dispense à sa mesure ses graines. elle qui convertit les aigles à l'écume des thorax. elle sent le vent, le vent perce la voile, déchire à mille voix, s'ébroue dans le soleil.

tu te retournes en moi la nuit entière et le jour terrifié. tu viens vers moi à l'autre bout des soies tissées, des bois d'ébènes, des colliers. tu m'écharpes. tu m'ampoules. la salive aussi va de soi. montée ma cavalière m'agrippe à tes cheveux, à tes visions, à ton visage. la lampe est moins prodigue. si tu m'éclaires couvre-moi de baisers. j'allonge et ce morceau de lèvres qui pend sur le bord de la nappe, une plaie de lessive comme un encouragement à la rage.

contre bien des silences des filles contre la nuit. elle a du songe en vrac à la tête de soufre. elle rougit dans l'ombre des peupliers et éclate. elle nous connaît divinement et l'on s'abreuve des preuves d'un destin mieux efficace à tracer la distance. de vous à moi ma chair, ma catastrophe, mon désir noir s'avancant sous un masque de plumes. mon transport pathétique peut s'écrouler à hauteur d'homme, à hauteur de chien. tu évolues en haute atmosphère dans un dégel de sel et d'eau pure, abreuvée des lumières rayées.

la pourpre bat aux oreilles mauvais anges sexués. la nuit décline des verbes inconnus, s'incline au passage des aisselles fraîches. ma fonction atteinte est teintée du désir d'ailes, du désastre. faramineuse et malhabile, fardée lourdement, tu nous traînes, tu nous crimeras presque.

jamais vu salut si précoce. jamais vu longuement la chambre branler ferme aux sonorités des rugissements du lion, ce lion blessé qui tire la patte, chante l'oraison de la voie massive.

elle revient, à travers les parcs, comme surdimensionnée, marchant rebelle aux caresses des ions, elle qui courbe son corps dans la nuit des hôtels de Californie, elle qui transparait le rêve à la dérive, collant aux yeux fixés et mouillés, elle dans les châteaux, dans les étages. j'aurai de semblables rengaines à nicher dans tes cheveux. lumière forte à craquer sous les doigts. Lumière. tu lèveras la lèvre, tu courseras les pellicules pour t'imprimer en négatif sur la veine du cou, comme

une image. tu livreras tes lèvres au sort de la roue et magique, en décadence, tu dériveras loin des marées, mers merveilleuses, et ce sera ton jour, ta gloire inégalée au sortir des manteaux de velours

SUR LA ROUTE DE SINTRA

L'aigle cardinal plane au-dessus des collines
Le vent d'ouest remonte la corne de tes reins
Océan atlantique léché par le Gulf stream
Sur la route de Sintra il porte son panama
Sur le haut du crâne
Elle s'écoule en lui
J'ai ouvert la rue d'une main gelée
J'ai fait signe à la nuit
Elle n'a d'yeux que pour la lumière

SUR LA ROUTE DE SINTRA (2)

Le grand soleil vomit son torrent de lumière
La poussière collée aux vitres du train
Fait un écran opaque et sale
Sur la route de Sintra le serpent de ferraille
Aux freins bruyants et suant des microparticules
d'acier
Avance
Traversant les cités pauvres de la banlieue du grand
Lisbonne
Sur la route de Sintra personne ne s'est demandé
si je le regardais fuir
Ou si moi je fuyais
Personne n'a su que j'aimais vivre, dans la vitesse
du train, que j'étais Là

LEE MILLER ET MOI

Ta cuisse éclatante posée sur l'accoudoir avec
L'exacte mesure de vanille dans les yeux
Tes pieds nus dans les bouches du parquet
Avec leurs courbes sidérales
Les cheveux de ton pubis
Rasés comme les nuques des sergents parachutistes
Ton sexe deviné comme un secret de polichinelle
Ton beau sexe d'oiseau
Avec ses trilles d'amertume ses canaux vénitiens
ses masques de nylon
Dans le noir de nos nuits noires
Ton sexe avec ses morsures
Sa jeunesse d'outrage
Ton sexe qui se cache dans ma main métallique
La pudeur de ta peau se joue sur la voie lactée
du désir épineux
Toi radicalement nue sur l'accoudoir du fauteuil
colonial
Toi énigmatiquement nue la peau si blanche
Avec tes seins qui s'éternisent dans les viseurs
de mes sommeils
Tes seins avec leurs plumes avec leur peau de ciel
Tes seins qui forment l'horizon radioscopique
du monde
Tes seins majestés qui se dressent sous les caresses
Tes seins dilatés rampant sur ton thorax
Ton cou que je dévore avec les dents des yeux

Ton cou que je guillotinerai s'il n'y avait pas
tes parents pour crier à l'assassin
Ton cou comme une puissante réaction aux choses
de l'amour

DES FEMMES

Le temps venait d'abattre les voyelles du désir
Mécanique du vers

Le fouet roule les boucles noires de tes cheveux
et tu reprends ton souffle
Je te tiens entre mes doigts
Je découpe tes contours avec des ciseaux d'argent

Un homme chapeau bleu et qui écrit sur ton ventre
Il met des arcs électriques tout autour de ton lit

Sa majesté des orageuses
Bercée le cœur à cran d'arrêt
Braquée les foudres mystérieuses
Au levant délavé

L'empreinte des crayons sur les neiges à paupières
Alimente l'été de tonnerres à coudre
Le vide sidéral à la boutonnière

Lisse mes angles pour que je passe par le trou
de la serrure de l'univers

Il y a l'hiver
Des épines dénudées de petits dés
Et des femmes des femmes par brassées

Des femmes avec des lèvres de bouton de porte
Avec des yeux d'abeilles tranchées à la hauteur
de l'abdomen

Des femmes avec des yeux de caissière de grands
magasins

Avec des mains de démonstratrices de chez Dior
Des femmes sapées comme des étoiles de frigo
Des femmes avec leurs descentes de nougatine
sur leur sexe brillant
Avec leur clair de lune sous la peau
Et leur soleil rouge entre les oreilles
Des femmes avec des pincements au cœur
Avec des aiguilles dans les cheveux
Avec des sommes de nuées ardentes entre les mains
Des femmes qui maîtrisent la foudre que la foudre
maîtrise
Des femmes tellement nues qu'on leur voit l'intérieur
Des femmes s'irradiant de beauté et de plumes
Avec leurs seins qui dévient la lumière qui épousent
la main
Des seins contre la pesanteur qui s'accrochent au
ciment
Des seins à la peau claire ou noir ébène
Des femmes avec des seins comme des colliers
Des femmes de corps à corps
Accordées à cordées
Des femmes avec des cheveux de cendres froides
Avec des muscles de cheval de tiercé
Avec des robes noires de dentelles d'insectes tissés
de soie
Des femmes avec des tempes explosives et des nuques
exposées

Des nuques corrosives
Des femmes avec des bas immenses qui remontent
 jusqu'aux radars
Des femmes qui entrent dans les ciels en se mordant
 la lèvre
En accouchant d'un désespoir
Des femmes avec toute la beauté des couteaux
Des femmes avec des sexes camouflés dans l'aspirine
Des sexes traversés
Avec des fesses chinées qui porcelainent
Des femmes à grande vitesse des pisseuses
 merveilleuses à la lumière synthétique
La culotte sur les chevilles
Des femmes comme le temps qu'il fait
Mariées aux glissières de la nuit
Mariées aux saisons
Des femmes d'escalier qu'on remonte
Des femmes avec plusieurs paires d'yeux
Et des dizaines d'épaules
Avec un sexe qui vous recouvre tout entier
Des femmes qui vous défigurent le paysage
Des femmes de vertiges
Avec des chevaux de course entre les vertèbres
Des femmes prises entre l'arc électrique et la couche
 du mystère de fer
Des femmes comme des arbres symétriques
 et sans ombres

Des femmes avec des mains lavées
Des seins lavés
Des yeux dénués de sens

Des filles assises et nues et prêtes
Des filles qui s'imaginent et la lune et l'enfer
Des filles avec des sexes bleus comme de jeunes oranges
Avec des sexes de crémiers d'alcôve de palais

Des femmes de prairies verdoyantes ondoyant
dans mes bras

Des femmes avec du caramel entre les cuisses
Du sucre glace dans le nez
Des femmes avec des sexes de dentelles de Calais
Des ouvrières en robe légère

Des femmes avec des sexes d'usines
Des sexes de guirlandes électriques d'épines de conifère
Des sexes hallucinés de bras de mer
Des sexes de Rhône sous les ponts aux épaules noyées

Des femmes avec des traînes de salpêtre sur le visage
de l'atmosphère
Avec leurs papillons moins éphémères que les jours
au silence

Le divorce d'avec la terre qui les tient
Avec les cadences fantastiques de leurs appels
au crime

Des femmes comme des milliers de femmes nageant
dans les lacs

L'été

Les cuisses léchées par l'eau claire et le soleil
dans le courant
La chair éveille la pupille de l'œil quand
Elle s'est glissée sous la soie des soirées d'août
La nuit cogne sur le nerf avec son poing d'éther
Et son cerceau liquoreux

Leurs doigts leurs doigts leurs doigts au fond
de toutes choses

Des femmes avec leur jeunesse plaquée sur les dents
Avec leur peau de rosée les yeux si clairs
Avec des flammes de couleurs entre les jambes
Et des miroitements de flaques
Des femmes avec des ventres de leçons de littérature
érotique

Des femmes de vers pornographiques
Des femmes exposées aux rais de ma lumière

Des femmes sirupeuses et qui coulent sur mes sommeils
d'or

Des femmes qui sentent et l'amande et la terre

Des femmes avec des jambes noires sans fin
Avec des hanches absolues

Des revanches à assouvir

Des lèvres dilatées et qui collent

Des femmes de mousson de moisson

Des femmes de mousse qui crachent du vent

Des femmes avec des colliers de sourire sur leurs seins
bruns

Avec un nœud de soie sur leur nuque en soleil
Des femmes avec des aisselles profondes et vierges
Avec sur le dos cette coulée de neige fondue
Des femmes avec des voix d'alarmes graves et chaudes
Des voix orientales et rugueuses
Des voix de poussière d'amiante
Des voix de cendre de tabac
Des voix humides qui hydratent les sillons
de leurs reins
Des femmes avec des bottes de sept lieues
Des femmes qui pissent dans les nefs des cathédrales
Des femmes terriblement nues sous leur manteau
de velours noir
Des femmes musiques
Parfums
Des femmes d'airain
De rien
Des femmes flèches de nuits blondes
Avec des perles de sperme dans les cheveux
Des femmes lustrées avec des seins qui flottent
et qui manient les peignes comme des couteaux
Les mots comme des larmes
Des cracheuses de feu
Le pied dans le pétrole
Des femmes éprises
Comme catapultées dans la soie

Des femmes de codex catalysées entre les deux pôles
de la volupté

Des femmes bottées et tendres sous leurs voiles
de chaleur

De grandes femmes de silences immiscées dans
la nuit d'ivoire et de sel

Des femmes sur talons qui murmurent à leurs poignets
les variations du monde

Des femmes pleines et qui s'ordonnent fixement

Des femmes couchées sur le ventre

Des ouragans de galbe

De grandes quêtes

Des claques

Des cuisses

Calfeutrées dans le noir

